

Voices of the People, in short, contains five interesting essays on the French working class, chiefly between 1848 and 1870. The perspective is left-wing, yet critical of earlier left-wing opinions. The individual works have little cohesiveness other than this general topic and this ideological trait. These works are already quite familiar to specialists, who are unlikely to need translations. So, this volume is chiefly intended for students, although it is difficult to imagine that many schools offer a curriculum as suited as that at the Portsmouth Polytechnic. Which leaves this book as a surprising work to be published, despite its merits.

Steven C. Hause
University of Missouri — St. Louis

Marcel Rioux — *Un peuple dans le siècle*. Montréal, Boréal, 1990, 449 p.

Marcel Rioux est à la retraite. Mais pas question pour lui de se retirer du siècle, comme auraient dit les cloîtrées d'autrefois en parlant de la société. Il veut rester partie prenante du Québec contemporain et choisit pour cela de continuer à s'interroger sur celui-ci.

Sa réflexion, c'est celle d'un « vieil homme » (16), à la fois « mélancolique et cynique » (14). Dans les années soixante, il rêvait d'un Québec indépendant et socialiste; trente ans plus tard, il ne voit qu'un Québec chevillé au Canada et à l'empire américain, dépolitisé par le divertissement commercial, adulateur de la réussite économique, béatement repu de la parole d'hommes d'affaires collectivement promus au rang de nouveaux oracles. Comment les deux causes de sa vie, se demande le sociologue critique, sont-elles ainsi devenues des causes perdues ? *Un peuple dans le siècle* est la réponse apportée par Rioux à cette question.

Le Québec, prétend-il, n'a quitté le XX^e siècle qu'avec la Révolution tranquille. De 1840 à 1960, s'il est resté une société distincte en Amérique du Nord, c'est en bonne partie à cause de l'hégémonie de la religion et du clergé catholiques. L'Église, ne nous y trompons pas, a assumé ce leadership plus par intérêt personnel que par souci de l'intérêt collectif. Et du reste, le Québec a payé cher une originalité qui n'a été en somme qu'un retard, que la longévité anachronique d'une *folk society* fondée sur l'autarcie et la tradition orale. Dès les années trente, cependant, on assiste heureusement à un divorce progressif entre les élites et le peuple. Le passéisme des unes, leur résistance à l'urbanisation et à l'industrialisation n'empêchent plus l'autre de vivre avec son temps. Puis à la faveur du second conflit mondial, de nouvelles élites contestataires commencent même à émerger. Ce sont elles qui entreprennent dans les années soixante de mettre le Québec à l'heure; mieux, de lui faire prendre de l'avance. Belle époque, celle des idéologies du rattrapage et du dépassement.

Mais voilà, le peuple n'a pas suivi les intellectuels « de gauche » à la Marcel Rioux. « Naïfs et innocents » Québécois ! (160) Rattrapage, pour eux, a été entendu comme une permission d'américanisation, et d'américanisation parfois plus poussée même qu'aux États-Unis. Et le dépassement, au lieu d'être compris comme la recherche d'une plus grande justice sociale, n'a signifié qu'une compétition et une

inégalité accrues entre les citoyens. Les Québécois n'ont pas été à la hauteur de l'idéal de Rioux. Pour expliquer « le confort et l'indifférence » de ses compatriotes et ce qu'il considère comme le fourvoiement de toute la société québécoise, Rioux s'en tient à invoquer et à réinvoquer le « privilège du retard historique » et la « double ouverture » du Québec, deux concepts nébuleux qu'il néglige d'explicitier.

Écrit au fil de la plume, sans plan d'ensemble, sans charpente, sans progression, *Un peuple dans le siècle* n'est une réflexion ni sur la distance entre aujourd'hui et hier, ni sur le décalage entre une société et les projets qu'elle a pu se donner, ni sur le fossé qui sépare parfois la sociologie du social, ni sur l'authenticité d'un engagement de gauche qui ne sort pas de l'université. C'est plutôt le monologue plein de redites d'un homme occupé à ressasser complaisamment ses propres travaux, ses vieux jugements, ses souvenirs. Un homme qui préfère accuser toute une société d'amnésie et d'aveuglement plutôt que d'affronter le doute terrible qu'en quarante ans de sociologie critique (mais pas auto-critique), c'est lui, après tout, qui aurait peut-être mal vu. Le Québec des années cinquante, celui de l'automobile, d'Elvis Presley et de Borduas, Rioux a voulu le trouver à l'Île Verte et à Belle-Anse; dans les années soixante, il l'a cherché à Tunis et à Alger; dix ans plus tard, il rêvait d'importer la Suède; et voici qu'aujourd'hui, il fait du Québec un clone accentué de la Californie. *Un peuple dans le siècle* est un livre attristant. Non parce qu'un vieil homme y avoue n'avoir pas vu ses idéaux s'accomplir — n'est-ce pas là, après tout, le lot qui tous nous attend ? —, mais parce que le lecteur y côtoie un sociologue qui n'a pas suffisamment aimé ni estimé la société québécoise pour être capable de la saisir.

Lucia Ferretti
Université d'Ottawa

Aline Rousselle — *Croire et guérir. La foi en Gaule dans l'Antiquité tardive*. Paris, Fayard, 1990, 382 p.

Cette étude, consacrée à l'examen de processus du passage du paganisme au christianisme en Gaule, se distingue de ses prédécesseurs par un recours à la psychanalyse freudienne, augmentée d'un appui fourni par les travaux de Lacan. Insatisfaite des questionnements issus du marxisme ou du structuralisme, l'auteure s'efforce de sortir des sentiers habituels de l'histoire sociale — et même de l'approche anthropologique à la manière de Peter Brown — pour éviter d'en venir à penser ce problème historique en des termes politiques, inadaptés à ses yeux. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est d'arriver à saisir concrètement la naissance et la diffusion de pratiques et d'idées efficaces par l'ensemble d'une population, autrement qu'à travers les élaborations intellectuelles construites après coup par des élites. Pour y parvenir, elle doit d'abord poser et résoudre le problème d'une documentation inégale : débris archéologiques du côté païen, récits de miracles du côté chrétien.

En une quinzaine de chapitres relativement brefs se laisse reconnaître une démarche en deux temps. D'une part, nous ne pouvons plus retenir le zèle agressif de missionnaires chrétiens pour expliquer la disparition des lieux de culte païens, notamment les sanctuaires de l'eau, à la fin de l'Antiquité : il s'agit plutôt d'une désaffection progressive, qui a plus à voir avec une modification des relations ville/campagne et